

Je me tracasse tant de cela que je n'entends pas le crissement des pas qui s'approchent de moi dans la neige fraîche.

— Allô ? La demande vient d'un visage maigre et couvert de cicatrices de vérole. Mademoiselle, continue la femme, auriez-vous une petite pièce de monnaie ?

— Désolée ! je lui réponds par réflexe, mais m'arrêtant au lieu de repartir comme je l'aurais fait d'habitude. Attendez ! J'ai un marché à vous proposer, je lâche comme si les mots étaient un poison et en retirant frénétiquement ma pèlerine pour lui présenter mon offre. À condition que vous m'aidiez à me déguiser entièrement, je vous donne les habits que j'ai maintenant sur moi.

Elle m'observe pendant ce qui me semble une éternité avant de répondre :

— J'en conviens.

*Les chuchoteries des femmes encapuchonnées deviennent presque inaudibles tant la neige assourdit tout ce qu'elle touche. Elles s'arrêtent au pied de l'escalier Casse-Cou :*

— *Vous souvenez-vous du lieu du rendez-vous ? demande une des femmes enveloppées dans une cape de laine, d'un air soucieux. L'autre femme enlève son capuchon pour révéler des cheveux châtain foncé et bouclés.*

— *Je crois qu'oui ! dit-elle avec un petit sourire. Bien qu'elle ait hâte de commencer sa nouvelle vie, elle parle d'une voix hésitante. Je prends la rue Sous le Fort et pas la rue des Meulles ?*

*Elle pause. En attendant une réponse, elle tourne au nord pour se situer.*

— *Donc je prends la rue Saint-Pierre jusqu'au quai Saint-André et votre client sera là ? continue-t-elle.*

— *N'oubliez pas de dire qui vous envoie... votre amie Marion!*

---

Gem

Kierra Enns

J'avais reçu l'appel deux jours auparavant. J'ai pris quatre de mes jours de vacances et je suis partie le matin suivant. J'ai traversé les Rocheuses en douze heures.

Gem, Alberta.

Population : 286.

Aux contreforts des montagnes, non, aux contreforts des collines qui annoncent les montagnes quand on va à l'Ouest.

J'ai passé le panneau, fait à la main. On ne peut pas trouver Gem dans une liste des villes de l'Alberta, on doit chercher dans une liste des hameaux. Il n'y a pas de bureau de poste.

— Votre père est malade, avait dit l'infirmière d'une voix douce. Il ne veut pas l'admettre mais ce n'est pas bon. Il faut que vous reveniez si vous voulez le revoir.

M'y voilà donc, en plein mois d'août. Il fait chaud et l'air est sec. Je sens l'odeur du foin, de la terre, et de l'huile de moteur, par la fenêtre ouverte de la voiture, et je pense aux étés que j'ai passés dans les granges de mes oncles, avec les animaux, à respirer la poussière, la même odeur.

Gem n'a jamais eu de bibliothèque mais je trouvais des livres en tas au coin du Modean's. Chaque jour, le bus scolaire

s'arrêtait en dehors de Pharmasave et puis je marchais jusqu'au restaurant. À Modean's, je lisais jusqu'à 5h30, quand les hommes, leurs cigarettes et leur hockey arrivaient. Il fallait avoir 18 ans pour entrer, mais les serveuses ne disaient rien et je me cachais dans un coin du restaurant avec des éditions de poche de romans policiers. La maison n'était pas loin. Je rentrais quinze minutes avant l'arrivée de ma mère, et mon père venait après le diner. Durant les heures quand nous étions toutes les deux à la maison, je lui racontais les événements de la journée alors qu'elle cuisinait. Si nous avions le temps avant l'arrivée de mon père, je la suivais pendant qu'elle arrosait les plantes dans la maison.

Ma mère est morte en hiver, il y a six ans. Ni mon père ni ma mère n'avaient plus de 70 ans : ma mère est morte trop jeune. Elle avait travaillé dur toute sa vie, parce qu'elle devait subvenir à nos besoins quand Papa n'avait pas de travail. Elle prenait l'auto pour aller travailler au centre d'appels à Déroche, la ville la plus proche de Gem. Les samedis, elle nettoyait les maisons et, les dimanches, elle passait la journée au jardin et à la cuisine. Elle a contracté un cancer de l'ovaire et n'a jamais vu les tulipes qu'elle avait plantées à l'automne. Elle m'avait demandé de prendre soin de mon père à la fin de sa vie.

J'arrive. La maison de mon enfance n'a pas changé, mais le jardin est embroussaillé. L'herbe a commencé à envahir l'allée après que mon père est tombé malade. J'observe la maison depuis ma voiture, me souvenant de lui lorsqu'il lavait sa Ford un samedi d'été avec la musique forte, ma mère avec des grands plats de *rollkuchen* et un melon d'eau, pendant que mes oncles buvaient de la bière blonde dans la véranda. J'essayais d'apprendre à faire des nœuds avec du fil de pêche sur ces marches, sans jamais réussir. Je cligne des yeux et retourne au présent.

Je mets la clé à la porte. La porte-moustiquaire n'est pas verrouillée—comme d'habitude. Je m'assure de la fermer doucement, entendant la voix de ma mère : « Ne la laisse pas

*vlaner* ! Nous ne sommes pas des animaux ! »

La maison a une odeur de renfermé. La radio murmure de la cuisine, réglée sur la CBC, comme toujours. Je passe devant la cuisine, je suppose que l'infirmière a baissé les stores. Je me souviens du jour où j'ai jeté les plantes mortes qui étaient sur les rebords des fenêtres. Elles n'ont pas survécu longtemps après la mort de ma mère.

Je m'approche de la chambre au bout du couloir. Je touche le papier peint à fleurs si familier que nous avons mis sur les murs il y a quinze ans. Ma mère ne pouvait pas décider quel motif elle préférait. Elle a demandé à mon père son opinion. Sans regarder les trois échantillons, il a dit : « Ça m'est égal. » Puis, il a pris un jour de vacances, un lundi, pour nous aider à tapisser.

L'appartement où j'habite maintenant est au centre-ville, les murs sont blancs. Ma mère m'a suggéré de les peindre, mais j'aime la lumière. J'ai hérité de la propension spartiate de mon père, les valeurs des fermiers des prairies.

Soudainement, je réalise que je me suis arrêtée dans le couloir, la main sur le mur. Je prends une inspiration et me retourne vers la porte de la chambre où mon père dormait depuis quelques années. Il m'a dit qu'il n'aimait pas le décor de la chambre principale, mais il ne voyait pas de raison de la modifier. Il ne pouvait plus monter les escaliers (il a le souffle court) et je savais qu'il avait peur de tomber. Mon père avait toujours été un homme actif, mais après une fracture de la hanche l'année dernière, il se frayait un chemin à travers la maison avec attention.

Je répète dans ma tête ce que je veux lui dire. Des phrases courtes, moins de questions, plus de nouvelles. J'ai reçu une augmentation. La Colombie-Britannique a eu beaucoup de soleil ce printemps. J'ai demandé à mon propriétaire de poser des souricières dans le grenier. Est-ce que tu te souviens de quand nous avons emprunté la chatte d'oncle Paul pour chasser les souris ? J'ai teint mes cheveux, voilà.

La porte s'ouvre. Je vois le visage de l'infirmière éclairée par la lumière vive de la chambre.

— Vous êtes arrivée, bon.

Elle tient un livre à la main. Elle lisait quand je suis arrivée. Elle le pose sur une table et s'approche de moi.

— Je suis désolée. Je savais que vous étiez en route, je ne voulais pas vous bouleverser quand vous conduisiez. Il est décédé.

Je me souviens avoir trouvé un oiselet sur la route, au printemps, quand j'étais jeune. Je l'ai apporté à mon père et nous l'avons mis dans une boîte. Il pensait qu'il fallait que nous le tenions au chaud. Je lui ai demandé s'il pensait que l'oiselet survivrait et il m'a répondu honnêtement. L'oiselet est mort trois jours après, les jambes recroquevillées contre son corps nu. Il est enterré derrière la maison.

Les bouts de mes doigts sont engourdis et je cherche mes mots.

— Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ?

Je n'aime pas à entendre ma voix comme ça, étranglée. Je réalise que je n'ai aucune idée d'où mon père garde ses clés ou ses papiers personnels. Je ne sais pas s'il a un testament, je ne l'ai jamais vu. L'infirmière me regarde attentivement. Je sais qu'elle a pris soin de mon père depuis huit mois, depuis que sa maladie a empiré.

— Votre père a organisé les funérailles avec moi, et votre oncle Paul. Il n'y a plus rien que vous puissiez faire. Est-ce que vous voulez le voir ? »

Je fais oui de la tête et la suis dans la chambre.

Le lit est tourné vers le mur, je vois seulement la forme sous la couverture, et le côté du visage, le menton sur la poitrine. La peau de la joue n'est pas de la bonne couleur. Un appareil fait des sons étranges dans un coin. Je ne peux plus respirer. Je me tourne vers l'infirmière.

— Pouvez-vous appeler mon oncle ?

En sortant, je laisse la porte-moustiquaire *vlaner* par accident—le bruit me fait sursauter.

Puis, gardant les yeux sur la route, il ne me faut pas longtemps pour quitter Gem.